

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 34

Artikel: Pari
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pari. — Deux soldats vaudois, du même village, au cours des mobilisations de guerre, étaient tombés malades. Ils avaient été soignés à l'hôpital Poutalès, à Neuchâtel. L'autre jour, ayant fait une promenade à Chaumont, ils traversaient, au retour, la capitale neuchâteloise. De loin, ils aperçurent le toit de l'hôpital où ils avaient fait un séjour.

— Dis, Daniet, tu vois, c'est là qu'on a été soignés.

— Ah ! oui, c'te maison où y a une devise sur la porte ?

— Mais non, y a pas de devise.

— Je te dis que oui. A combien paries-tu ?

— Un litre. Tu verras, c'est toi qui veut perdre.

Arrivés devant la porte :

— Hein ! qu'est-ce que je t'ai dit ? Regardez : « Christ a vaincu la mort ! » Tu paies ce litre ? — P.

COINS DE CHEZ NOUS

La route de la Corniche.

PARMI les belles routes que l'Etat de Vaud a fait construire et qui sont l'orgueil de notre pays, celle-là est au premier rang. Non seulement elle offre des points de vue incomparables, mais elle a été établie avec un soin particulier, on peut dire avec amour.

Pente douce, contours harmonieux, murs solides, chaussée propre : on comprend tout de suite le rôle magnifique qu'on voulait lui destiner. Elle doit présenter au pèlerin le Léman dans toute sa grandeur, et conduire le touriste dans les plus fameux vignobles que nous possédions. Y a-t-il pour une route un plus glorieux service à rendre ? Et sentez-vous la ferveur patriotique qui a dû donner à ceux qui l'établissaient une sorte de feu sacré ?

Vous savez la surprise émerveillée qu'éprouve le voyageur lorsque, à la sortie du tunnel de Chexbres, il entrevoit de la portière de son wagon, l'immense étendue bleue. Et pourtant il ne fait qu'entrevoir. Quel est son ravissement quand, sur une route largement ouverte, au sommet d'une crête, il voit à ses pieds un lac merveilleux s'étendant jusqu'aux limites de l'horizon et, tout autour, des montagnes qui semblent d'autant plus hautes que la vallée est plus profonde ! Ah ! vraiment, on a beau être Suisse, c'est-à-dire être habitué aux spectacles grandioses, on n'en est pas moins profondément remué.

Ce Léman, vu de la Corniche, a toutes les beautés : il est grand comme une mer et pittoresque comme un lac de montagne. Et comme Rambert l'a bien compris quand il parle de sa douceur ! Oui, doux, reposant, tendre, avec une légère caresse de ses vagues sur les rives, un véritable lac d'amour, d'amour honnête.

Les gens du pays qui le voient chaque jour vous disent : « On n'y fait pas attention ! On le connaît !... » Pourtant on les surprend qui, appuyés sur un mur ou sur leur outil, regardent tout de même ; et, quand un bateau passe, ils le suivent longtemps. Après quoi ils se remettent à marcher ou à travailler.

Quant aux étrangers, ils ne cachent pas leur sentiment. Le soir, ils vont se promener sur la Corniche à l'heure du couchant ; puis, quand l'horizon passe du rouge feu au violet et du violet au bleu velouté, ils se tiennent immobiles, les yeux fixés droit devant eux comme dans un rêve. On les entend murmurer des : « Splendide... trop beau... Alpes... nuit... étoiles... » Ils sont saisis. Il y a parmi eux des Français, des Anglais ; vers neuf heures, ils s'en retournent ; les dames sont nu tête, un châle jeté sur les épaules. Ils rentrent tous avec lenteur. Quelquefois ils tendent le bras : ils montrent Evian avec ses hôtels illuminés, Vevey, Montreux, dont les feux étincellent.

Le matin, c'est un rayonnement glorieux. Il

y a de l'or, du bleu et du vert. Toutes ces vignes de Lavaux sur leurs échelons de pierre descendent vertigineusement vers le lac. On se demande comment, en certains endroits, on parvient à les cultiver ; les escaliers, qui y conduisent sont parfois de véritables échelles. Droit à la sortie de Chexbres, la pente est si raide qu'en regardant par dessus le mur de la route, on a l'impression de surplomber un précipice. Et ce précipice est tapissé de vignes admirables, solidement tenues par des murs. Patience et labeur. Cette forte race de vigneronnes de Lavaux a fait une œuvre qui défie les siècles et les débordements de la nature. Et avec quel soin ils la continuent, cette œuvre ! J'en interroge un qui, le pulvériseur au dos, est en train de souffrir.

— Elle va, la vigne, cette année !

— Mais oui, elle va joliment.

De fait, les céps sont beaux en général, quelques-uns même fort beaux.

— Il faut surtout du chaud, me dit-il encore, du chaud, du chaud...

Je vois, au bas de la pente, de gros bâtiments, mi-manoirs, mi-fermes.

— Ici, c'est le Désaley de la Ville ; à droite, le Désaley d'Oron.

— Ils en ont ces Lausannois !

— Parbleu, ils ont le « rognon. »

Assis sur un mur, il est en train de manger un morceau et de boire un verre. Il est heureux, il a du courage.

Vers onze heures, le soleil est ardent, et les céps le boivent. Tout le vignoble est baigné de lumière. La route elle-même devient aveuglante. Il faut rentrer chercher un peu d'ombre.

G. A.

Une méchante langue.

Chacun sait que les bossus ont la langue acérée et plus d'un tour dans leur bosse. Fonfon à Antoine en était un ; mais il en riait le premier et il remettait bellement à leur place ceux qui se mêlaient de le tarabuster. Un jeudi, il s'en allait de bonne heure à Bulle. Près du cabaret, il rencontre le borgne à Germain, qui lui dit en souriant :

— Hé, l'amî Fonfon, tu as pris ta charge de grand matin, aujourd'hui !

— Pas tant, répond aussitôt le bossu. Tu t'imagines que c'est le grand matin, parce que chez toi le jour n'entre que par une fenêtre.

LE DEVOIR DE LA SUISSE

La guerre est terminée ; même, la paix est signée, soit. Cependant, l'Europe est toujours sens dessus dessous. Des ambitions, des appétits, plus ou moins fondés, se manifestent, qui tentent de se satisfaire. Ils ne le peuvent qu'au détriment de quelqu'un. De là, des ressentiments, de là, des haines, fermentes de guerres futures. Que nous sommes loin de l'idéal qu'on faisait miroiter à nos yeux durant la guerre et pour lequel se battaient, soi-disant, les nations brusquement attaquées. On entrevoit déjà l'avènement d'une ère heureuse, où les peuples, désormais tous frères, ne travailleraient plus qu'à la réalisation de la justice, du droit, de la liberté, et à l'amélioration du sort de tous les humains, sans distinction de race, de confession et de situation sociale. Dix mois à peine nous séparent de la signature de l'armistice et ce beau rêve est déjà évanoui. Nous nous retrouvons, à peu de chose près, gros Jean comme devant.

Pourtant, quelques changements s'élaborent dans le monde, où tout a été bouleversé par les quatre années de guerre. Il ya de bonnes intentions dans l'air. Aura-t-on la volonté, l'énergie et la persévérance nécessaires pour les réaliser ? Espérons-le. En cette occurrence, quel est le devoir premier et principal de la Suisse ? Aider à la réconciliation des peuples, seule garantie d'une paix durable et d'une prospérité générale. Nul pays mieux que le nôtre ne peut remplir

cette tâche ; mais, pour cela, il faut commencer par nous réconcilier entre nous, Suisses. Un peu de bonne volonté de part et d'autre fera l'affaire. Nous avons assez ergoté et nous nous sommes assez chipoté comme cela. N'attendons pas que d'autres nous montrent notre chemin. Il semble que nous ayons déjà trop tardé de nous mettre à l'œuvre. Voici, en effet, ce que la délégation de la presse américaine, qui a visité tout récemment la Suisse, écrivait à la *Feuille d'avis de Vevey* :

« Dans l'œuvre de réconciliation, la Suisse peut, et elle la fera, jouer un rôle prépondérant. Y a-t-il pour elle tâche plus noble et plus seconde ? L'Humanité doit aujourd'hui tendre ses pensées, ses paroles et ses actes, avant tout vers la paix. Si l'on s'écarte de cette règle, alors toutes les négociations de Versailles et les amères années qui les précédèrent se trouveront réduites à néant. Que l'Allemagne prouve sa bonne volonté, ses adversaires de naguère feront de leur côté la bonne moitié du chemin. »

« Pour l'œuvre de paix, la Suisse a l'avantage de la situation géographique. Elle peut aisément le monde à détourner ses regards du passé haineux pour les reporter pleins d'espoir en avant.

« A cette seule condition, le monde retrouvera sa prospérité et secouera les terreurs de guerre. Mais le nom de la Suisse, de cette Suisse forte et de bonne humeur, libre et amie du progrès, se trouve naturellement lié à tout ce qu'il se fera pour l'amélioration de l'humanité. »

« C'est aussi la raison qui nous presse de vous déclarer notre pensée à l'égard du peuple suisse ; nous ne voulions pas nous borner à dire notre estime et notre gratitude pour l'hospitalité parfaite et cordiale que nous avons rencontrée durant notre séjour sur cette plateforme du monde, de ce monde qui peut heureusement se livrer désormais à d'autres pensées qu'celles de la mort. Soulagé et amélioré, le monde tourne de nouveau ses pensées vers la Suisse, où nous sommes venus en hôtes et d'où nous repartons en amis. Dans cette amitié, commun en tout ce qui touche aux relations internationales, une tâche importante sollicite votre presse comme la nôtre. Et nous nous y consacrons allégrement, fortifiés par le contact avec votre presse et votre peuple. Avec vous nous disons : A l'œuvre de paix ! Et puisse une longue paix sans orages nous être promise. »

UNE BONNE NIAISE

CELA se passait bien longtemps avant la grande guerre ; deux bons voisins, amis d'enfance, camarades de service militaire et même un tantinet parents, s'en revenaient un beau matin de l'Abbaye de Romanel. On avait bien dansé et surtout bien tiré. Le balquet avait été excellent et bien servi. De bons discours et le vin généreux avaient un peu échauffé les esprits et la vérité nous oblige à dire que nos deux amis Emile-Antoine *** et Alexis-Jules *** n'avaient pas précisément sucé de la glace durant la nuit.

Comme le soleil pointait à l'horizon ils avaient tous deux en fredonnant un vieux refrain, sous le gros noyer du « Coudray » et s'arrêtaient pour « lâcher un fil », comme ils le dirent fort bien.

Des oiseaux sautaillaient dans les branches de l'arbre ce qui fit lever le nez à Alexis-Jules :

— Voudriez-vous lou bio mèrlou !
— T'è fou, l'è ona merletta, répond Emile-Antoine.

— Te borlai pi por on taborniau, lè bin o mèrlou, l'a lou bet dzauanou.

— Va-t'en au diâblu, tzaravouta ! l'è ona merletta ! ne dèvez plié avoué té.

Ainsi se termina le dialogue et ainsi fut dit le dernier mot.

Les deux bons voisins d'hier étaient devenus